

éditeur des œuvres de Buffon, auxquelles il avait suppléé plusieurs volumes. Il aimait beaucoup M. Desèze, qui s'adonnait à l'étude des roches. Lié avec l'abbé Haüy, dont il eut plus tard à se plaindre, il fréquentait assidûment Fourcroy et voyait volontiers Volney professeur aux écoles normales.

Des débris de sa correspondance avec ces savants prouvent que lorsqu'il voulait s'en donner la peine, il paraît son style d'un charme et d'un coloris assez rares chez un homme d'érudition : « Notre ami, écrivait-il à l'un deux, vient de m'apprendre que les grès de Fontainebleau sont l'objet habituel de vos spéculations, et que pour les peindre en poète, vous commencez par les examiner en naturaliste. C'est certainement la marche la plus sûre pour rendre vos vers aussi durables que leur sujet. Des observations exactes, ornées par vos mains des grâces de la poésie, ne peuvent manquer de parvenir à nos arrière-neveux . . . Si vous trouvez, Monsieur, que mes conjectures puissent s'accorder avec les faits de votre pratique, je serais heureux de me rencontrer avec vous sur le sentier de l'analyse. Si vous pensez au contraire que mes opinions sont erronées, je me hâterai de les rectifier. Votre jugement est si droit, qu'on ne peut s'égarer en le prenant pour guide.

« Veuillez offrir mes hommages aux dames les plus aimables que je connaisse et qui sont les vôtres. »

On retrouve ce même ton et ce même esprit dans un Mémoire qu'il lut à l'Académie peu de temps après, sur l'utilité des voyages aux points de vue de l'intelligence et de la morale et du profit économique qu'en peut retirer la patrie. On voit que ce mot revient souvent sur ses lèvres, et que, ne faisant point ostentation de patriotisme, il en conservait le culte. En effet, dès 1779 il avait adressé à